

C'est loin la Chine.

- L'oiseau est mort
- Mort ? Sa cage était grande et belle. Il avait à manger et à boire. On lui parlait. Il chantait. Est-il mort de vieillesse ?
- Non
- De maladie alors ?
- Non
- D'ennui ?
- Non plus. Vois-tu, il est mort d'un mal étrange, la perte du regard. Je parle du regard de l'autre, ce regard qui le faisait chanter et ensoleillait sa vie.
- Mais il est où ce regard ?
- En Chine.
- En Chine ! C'est loin la Chine !
- Oui.
- Comment y va-t'on ?
- Il faut un guide.
- Ah !

*

Ce matin encore, sur le quai de la gare de Grenoble, une jeune femme attend le départ du grand train. C'est un train qui va loin, à Paris, à Bruxelles, à Varsovie peut-être, plus loin encore à Moscou et peut-être en Chine. Tandis que les wagons s'éloignent, elle offre à ceux qui partent, avec un petit signe de la main, son sourire triste et

figé. Personne ne lui répond. Chacun, comme gêné, se détourne en ignorant son geste silencieux. Et c'est ainsi que chaque jour lui échappe le regard des autres.

Un peu plus tard, elle prend, sur le même quai, l'autre train, celui de 6 heures 30 qui va à Valence. Comme à son habitude, elle s'installe sur la banquette face au vieux monsieur à moustache qui, plongé dans la lecture de son journal, la salue machinalement, en inclinant légèrement la tête. Il y a aussi cet homme grand et maigre, encore jeune, qui reste toujours debout près de la porte et l'observe.

Ce soir, au retour, en gare de Grenoble, deux trains et leurs fenêtres se croiseront lentement, l'un arrivera de Valence, l'autre y partira. Elle sera heureuse d'être si proche de lui et pourtant déjà inquiète : s'il apparaît dans la vitre, pourra-t'elle supporter son regard après cette longue absence ? Son cœur battra trop vite, elle détournera la tête, comme cela était déjà arrivé. Il ne comprendra pas qu'elle se tourne, elle s'en voudra de l'avoir fait ...

Il était sa Chine, son espoir et son rêve. Il était son guide mais elle ne savait rien de lui qui, pendant quelques secondes, cherchait son regard pour y poser le sien au travers de deux vitres qui se croisent lentement à la vitesse de deux trains entrant et sortant d'une gare. Elle se disait qu'il avait certainement deviné son trouble. Il aurait tout de même pu chercher à la rencontrer, à lui parler doucement avec des mots sérieux. Cela l'aurait tellement aidée. Ils se regardaient seulement durant deux secondes et en silence. Un jour il est parti, en

Chine ou ailleurs, probablement comme guide, pense-t-elle. Depuis la fenêtre est, à chaque passage, vide.

Elle aussi pourrait partir. Elle est déjà partie et même plusieurs fois avec d'autres guides qui l'avaient laissée en chemin, même qu'ils étaient de mauvais guides, même qu'elle n'avait jamais connu de bons guides. Alors, lassée et meurtrie, elle s'est installée dans le confort sans joie d'une romance impossible. La gare, les gens, le train, les fenêtres et les visages qui se croisent, sont les seuls décors de l'histoire qu'elle construit. Elle en nourrit quotidiennement son rêve. Quand on a perdu l'espoir, ne reste-t-il pas le rêve ?

Et s'il revenait, de Chine ou d'ailleurs, son guide ? Ou l'homme du train, celui près de la porte qui la guette le matin, s'il lui venait l'idée de la prendre par la main ? Pourrait-elle supporter de nouvelles intrusions dans sa vie ? Elle se dit qu'elle est trop fragile et qu'elle pourrait en mourir. Quand il n'y a plus d'espoir et que le rêve est détruit, que reste-t-il ? La folie, douce d'abord, parfois violente ?

Obstinément, elle reste dans son rêve. Demain, elle verra un train partir pour la Chine ou ailleurs ... Elle prendra ensuite celui de Valence qui, le soir en revenant, croise lentement un autre train ...

L'homme du train, celui près de la porte, regarde la jeune femme. Il ne comprend pas pourquoi il ne peut pas poser son regard sur le sien qui sans cesse fuit. Il la devine blessée. Il pense que quelque chose s'est éteint en elle, comme un oiseau apprivoisé qui semble mort. Il n'ose lui parler de peur d'être maladroit. Il a tant de fois imaginé lui prendre la main et la mettre dans la sienne, une vraie

main qui, avec elle, pourrait être une main de bon guide. Il n'a jamais osé. Il n'a jamais réussi ... Demain ?

*

Demain est un mardi. L'homme du train qui, hier encore, était près de la porte, s'assied à côté de la jeune femme, sur la banquette, face au vieux monsieur à moustache qui lit son journal. Dans l'instant, elle s'écarte en se glissant sans bruit vers la fenêtre. Il pense à une plume poussée par un souffle d'air. Le vieux monsieur à moustache regarde l'homme fixement puis se replonge dans sa lecture. Dans ce wagon de travailleurs matinaux, tout est silencieux, seuls, eux trois, semblent ne pas dormir. On n'entend que les coups rythmés des roues de fer sur le rail. Plusieurs fois le jeune homme se tourne vers elle pour lui parler. Il n'ose pas. L'attitude figée de la jeune femme lui semble un mur où est écrit « non, ne me parlez pas, s'il vous plait, non ».

Le train arrive à la gare de Vinay. Le jeune homme se lève, regarde une dernière fois la femme et dit presque trop fort :
- « Je suis Julien. Bonne journée ». Cependant personne n'a bougé ni même levé la tête.

Il gagne la porte du wagon et descend sur le quai. Le train repart. A travers la fenêtre du wagon il aperçoit la jeune femme. Elle le regarde. Il fait un petit signe de la main. Pas de réponse. Le soir en revenant à Grenoble par le train de Valence, Julien ne revoit pas la jeune femme, pas plus que le vieux monsieur à moustache. Il

s'interroge. Qu'a-t-elle fait aujourd'hui ? Où a-t-elle été ? A-t-elle parlé à quelqu'un ? Se souvient-elle de lui, de son prénom ?

*

Le lendemain est un mercredi. Julien arrive plus tôt qu'à son habitude sur le quai de la gare. Elle est là devant le grand train. Elle agite la main comme il l'a toujours vu le faire. Il attend qu'elle s'installe dans l'autre train, celui de Valence, en face du vieux monsieur à moustache et son journal. Il s'assied à côté d'elle. Elle tourne la tête vers lui, sort de la poche de son manteau une feuille pliée en quatre et lui tend. Surpris, Julien prend la feuille et saisit sa main. Elle cherche à la retirer mais il la tient fermement. Elle le regarde paniquée, la bouche ouverte, déjà des larmes dans les yeux. Ebloui par son audace, il reçoit son regard bleu comme une caresse mouillée. Il a soudain peur qu'elle se lève, qu'elle pleure, qu'elle crie ou se débatte. Il lâche sa main et déplie la feuille : « Je suis Violette, sourde et muette ».

Il lit et relit plusieurs fois le message. Il ne peut s'extraire de ce morceau de papier et des mots tracés d'une écriture fine. Il ne voit même pas le vieux monsieur à moustache qui l'observe fixement. Il ne voit pas non plus le train ralentir en arrivant en gare de Vinay. Au dernier moment, juste avant que la porte du wagon ne se referme, il se précipite pour sauter sur le quai, se retourne et déjà le train s'éloigne. Il n'a pas vu la jeune femme à travers la vitre. Il ne lui a pas fait un petit signe de la main. Il se sent idiot, ridicule, dépassé. Il ne sait que penser.

Sourde et muette ! Il a reçu ces deux mots comme une paire de gifles en réponse à son audace, comme un violent coup à l'estomac quand il n'était que sourire et élan vers elle. Il se sent coupable. Dans quelle situation s'est-il fourré ? Il fallait bien que ça tombe sur lui. Une sourde et muette ! Ce n'est vraiment pas de chance. Ça ne devrait pas arriver des choses comme ça. Mais coupable de quoi ? Et puis peut-être que ce n'est pas vrai, qu'elle n'a écrit cela que pour le repousser et qu'elle ne s'appelle même pas Violette. Il est joli ce prénom. Il aurait dû être plus prudent. Mais çà, comment le savoir ? Ce n'est pas écrit sur son front qu'elle est sourde et muette. Ah c'est vrai son attitude figée, les larmes dans ses yeux bleus, c'était peut-être une indication, une façon de lui dire que, dans sa situation, tout contact est impossible. Mais alors, si elle pleure, c'est qu'elle regrette, c'est qu'autrement elle aurait bien voulu, c'est donc qu'il y a de l'espoir. Mais non, avant de pleurer, elle lui avait déjà remis la feuille. Il se perd en conjectures. Il arrive en retard à l'usine. Il ne fait rien de bon de toute la journée ce qui lui vaut une remarque acerbe de l'ingénieur chef du Bureau des Etudes où il est dessinateur.

Le soir en revenant à Grenoble par le train de Valence, Julien ne voit ni Violette ni le vieux monsieur à moustache. Que doit-il faire ? Doit-il lui parler ? C'est idiot. Lui écrire ? Oui, mais quoi lui dire ? A-t-il seulement envie de cette relation ? N'est-ce pas par compassion à son égard ou pour se donner bonne conscience ? L'éviter et monter dans un autre wagon, ce serait interprété comme une fuite, vexant pour elle, voire indélicat ? Ce n'est pourtant pas honteux d'être sourd

et muet. Il ne peut laisser la situation en l'état. Il faut qu'il agisse. Il dort mal.

*

Le lendemain est un jeudi. Julien se réveille sans rien avoir décidé sinon de ne pas aller au travail. Il laisse un message à l'usine pour avertir son chef. Il ne reviendra que lundi prochain. Il est malade. Il est venu plus tôt à la gare. Sur le quai, il attend. Quoi ? Il ne le sait pas. Il verra. Violette arrive, ils se voient. Julien va à sa rencontre :

- « excusez-moi pour hier ... », quand il réalise soudain qu'elle ne peut ni entendre ni comprendre ce qu'il vient de dire. Elle le regarde et lit son embarras. Elle lui sourit comme pour s'excuser et balance sa tête, de bas en haut. Il pense « oui ». « Oui, quoi ? », Julien dit :

- « Me comprenez-vous ? » A nouveau elle fait oui de la tête. Il lui sourit. Elle lui rend son sourire. Elle ouvre un petit carnet qu'elle a sorti de son sac et écrit « Parlez lentement ». Il fait oui de la tête et dit :

- « Vous lisez sur mes lèvres ? », oui fait-elle.

- « Ça vous gêne si je vous parle ainsi », elle fait non avec la tête.

- « Violette c'est un joli prénom ? », elle hausse les épaules et regarde le grand train qui démarre. Elle fait un petit signe de la main. Il l'imité. Elle le regarde. Il dit :

- « C'est bien de partir », elle acquiesce de la tête, puis se dirige vers l'autre train celui de 6 heures 30 à destination de Valence. Il s'étonne de la voir ainsi sûre d'elle, autonome, entreprenante comme si d'avoir

dit qu'elle est sourde et muette l'avait libérée de la réserve dérangée et dérangeante qu'elle affichait auparavant.

Julien s'assied en face d'elle, à côté du vieux monsieur à moustache qui lit son journal. Leurs regards se croisent, s'attardent un instant sur celui de l'autre, puis cherchent où se poser, sur le côté, en haut, en bas, comme gênés, avant de revenir et d'à nouveau fuir. Ils ne parlent pas. Il ne sait pas quoi dire. De temps en temps elle appuie son front sur la vitre et ferme les yeux comme pour dormir encore. Il jette un œil sur le journal du vieux monsieur à moustache. Le train ralentit soudain et arrive en gare de Vinay. Il ne se lève pas. Elle le regarde et l'interroge d'un « non » de la tête. Il dit :

- « J'ai pris deux jours de congés » et sourit. Elle ne manifeste rien et se tourne vers la fenêtre.

- « Où allez-vous ? » demande Julien. Elle le regarde. « Où allez-vous ? » répète-t-il. Elle hausse les épaules en souriant. Il pense « Elle boude ? Elle ne veut pas me répondre ? », quand à nouveau il se rend compte de sa gaffe. « Sourde et muette, bon dieu, il faut que je me mette cela en tête » murmure-t-il pour lui seul. Elle lui tend son carnet ouvert à une autre page blanche. Il écrit :

- « Valence ? S.M. pas facile pour chacun » et lui rend le carnet en souriant.

- ...

- « Excusez-moi » dit-il, pensant « Je ne fais que m'excuser. Je suis nul. Qu'est-ce que je fais ici ? ». A nouveau le silence s'installe entre eux. Déjà Saint Marcellin, bientôt Romans, puis Valence. Il n'a pas

réussi à dire quelque chose, ni même à ordonner ses pensées sur la suite des événements et sur ce qu'il doit faire.

Les derniers voyageurs, y compris le vieux monsieur à moustache, sont descendus à Valence, terminus. Ils sont seuls dans le wagon. On dirait qu'ils attendent. Elle se lève soudain, il la suit. Sur le quai, elle marche vite. Il tombe une pluie fine. Il se porte à sa hauteur. Il pense « On fait ainsi un beau couple. On dirait qu'on se connaît depuis longtemps, à marcher ainsi en silence, chacun sûr de l'autre ». En sortant de la gare, elle se tourne vers lui. Il en profite pour demander :

- « Voulez-vous un café ? ». Elle hésite puis fait « oui » de la tête, un oui du genre « si vous y tenez ». Ils s'installent dans la grande brasserie qui fait face à la gare, au bord de la baie vitrée : longs silences gênés, petits sourires forcés, regards fuyants dans l'attente d'être servis.

- « Si vous voulez je peux vous parler de moi, de ce que je fais, de ... ».

Elle l'interrompt brusquement, tire de sa poche le petit carnet et lui montre une phrase déjà écrite « Parlez plus lentement et distinctement. Je réponds : Oui ou Non par un signe de la tête. Si je n'ai pas compris, je bats rapidement des yeux, Merci ». Elle a gardé devant elle le carnet ouvert à une page blanche et le regarde fixement :

- « D'accord » dit-il. « Je travaille à l'usine des engrenages à côté de Vinay. Je suis dessinateur. Mais je suppose que cela ne vous intéresse

pas trop. En fait je ne sais pas ce qui vous intéresse ». Violette hausse les épaules, il comprend « Je ne sais pas moi ». Julien reprend :

- « J'aime lire, des romans surtout, un peu de tout. J'aime la musique classique. Je danse très mal et je ne vais jamais en boîte, ... Ça vous intéresse ce que je vous dis ? (Elle hausse à nouveau les épaules, marque une hésitation comme pour se moquer et fait finalement « oui »). Il est gentil, pense-t-elle.

Julien reprend :

- « Tout à l'heure, sur le quai à Grenoble, je vous disais : c'est bien de partir. J'aime bien l'idée de partir. Je ne parle pas seulement de voyages pour les vacances, de randonnées seul ou avec des amis. Vous aimez la montagne ? (oui de la tête), et la mer ? (oui de la tête), et la campagne (oui de la tête). Vous aimez tout finalement, dit-il en souriant (oui de la tête). Et partir, vous aimez ? Vous aimez le train (oui de la tête), l'automobile (mimique pour signifier bof), l'avion, le bateau, le Elle écrit : « connais pas », suspend un temps son crayon et ajoute :

- « Pourquoi avez-vous pris ma main hier, dans le train ? ». Il marque un temps :

- « Une brusque envie de me rapprocher de vous. Vous savez, il y a longtemps que je vous observe, le matin dans le train. Et vous pourquoi avez-vous voulu la retirer ? Peur de moi ? Gênée à cause du vieux monsieur à moustache ? Trop d'audace ? ». Elle sourit à chacune de ces hypothèses, reprend son crayon et écrit

- « les trois, j'ai été surprise ». Elle lui tend le carnet en haussant les épaules. A nouveau le silence.

- « Il ne pleut plus, vous venez visiter la ville ? Elle écrit « je connais ».

- « Moi je ne connais pas. Vous serez mon guide ». A ce mot elle se fige brusquement, le regarde intensément, fait « non » de la tête, range son carnet et sort. Il la suit.

Ils marchent ensemble toute la matinée au travers des rues et des places, s'arrêtant devant certaines vitrines, s'asseyant sur un banc. Il lui propose de déjeuner dans un restaurant. Il comprend qu'elle n'a pas faim. Ils s'assoient sur un banc :

- « Et vous, que faites-vous chaque jour à Valence ? » demande Julien.

- « Rien » écrit-elle sur le carnet

- « Chaque jour ? Et pourquoi Valence ? »

Elle ne répond pas. Comment lui expliquer, mais en a-t-elle seulement envie, que c'est sa façon à elle de partir. Elle va chaque jour à Valence pour revenir sur les traces de celui qu'elle a croisé la veille dans le train du soir qui y retourne ? Il descend peut-être avant Valence, mais elle a décidé que c'était là où chaque soir il revenait, comme c'est en Chine où il est parti depuis qu'elle ne le voit plus. Partir, c'est se mettre en quête de leurs regards échangés entre deux trains qui se croisent lentement. C'est surtout, inconsciemment, bien plus que mettre à l'épreuve son propre regard pour contenir celui si enveloppant de son guide, s'assurer qu'il n'est pas là, que le visage dessiné dans la vitre qui fuit n'est pas revenu et donc que le rêve n'est

pas brisé. C'est pour cela qu'il est en Chine. Elle a bien une petite idée de cette contradiction qui l'habite et la ronge. Elle s'en nourrit sans chercher à plus l'approfondir. Entre ces deux tensions mortifères, elle trouve un équilibre chaque jour régénéré. Partir ainsi, c'est pour elle s'organiser dans cette complexité, s'en échapper le temps de risquer qu'il soit là et y revenir le temps de constater qu'il n'y est pas, brève angoisse qui la régénère jusqu'au lendemain. Comment ce jeune homme pourrait-il comprendre cette ambiguïté amoureuse ? La comprendre, peut-être, la vivre sûrement pas, déjà qu'il a voulu lui prendre sa main.

Julien s'est habitué aux longs silences qui s'installent entre eux. Il passe outre mettant cela sur la difficulté qu'ils ont à communiquer facilement et à échanger leurs pensées. C'est un taiseux. Lui aussi d'ailleurs préfère le temps des pensées à celui de la parole. Il aurait pu être lui aussi sourd et muet. Il a l'impression que cela ne l'aurait pas gêné outre mesure.

- « Vous n'avez pas envie de partir ailleurs ? Plus loin, à Montélimar ? à Marseille ? Demain avec le grand train du matin à Paris et delà à Bruxelles, à Varsovie, puis Moscou et avec le transsibérien Pékin ? Ce serait bien, non pas tant pour visiter, mais parce que chaque départ est bien plus qu'un nouveau possible, plus qu'un espoir ou une renaissance, c'est une métamorphose continue de soi et de son quotidien. Partir ce n'est pas fait pour revenir ou arriver, mais pour s'arrêter et repartir encore, comme se perdre, ce n'est pas pour se retrouver, mais pour se perdre encore. Partir, ce n'est pas grimper sur

la montagne, c'est atteindre la crête qui cache celle qui cache celle qui cache ... toujours plus loin le sommet. Partir c'est apprendre à voir, à écouter, à toucher, à rencontrer l'autre. Partir c'est entretenir la flamme de ce qui l'instant d'avant nous habitait ».

Il se dit tout cela d'une traite, comme pour se libérer du poids de ce qu'il n'arrivait pas jusqu'à présent à formuler. Elle n'a pas tout compris mais deviné l'essentiel. Elle écrit :

- « C'est beau ce que vous dites ». Il répond :

- « C'est vrai mais c'est grâce à vous. Vous m'inspirez ! Mon envie de vous convaincre me donne des ailes ! Quand je vous regardais dans le train, je pensais que vous étiez un petit oiseau triste derrière les barreaux de sa cage et qu'ouvrir cette cage vous redonnerait de la joie de vivre. J'ai envie d'ouvrir cette cage avec vous ».

Elle le regarde, sourit puis écrit « vous avez peut-être raison ». Elle pourrait y croire mais n'en a pas envie, enfin pas encore. Ce n'est pas une question de cage ouverte mais de barreaux qui s'effacent. Elle a autant besoin de la cage qui la protège que du regard qui la libère. C'est cela le rôle d'un bon guide, protéger et libérer, partir n'est que libérer et transformer. Mais peut-être devra-t-elle renoncer à ce rêve avant qu'il ne devienne folie. La fenêtre du train à Grenoble est vide depuis si longtemps.

Ils se dirigent vers la gare ? Ils montent dans le train de 16 h. 45 à destination de Grenoble, arrivée 18 h. Elle choisit la banquette à droite, près de la vitre. Ils s'assoient l'un en face de l'autre :

- « Alors êtes-vous satisfaite de votre journée à Valence ? » (oui de la tête)

- « Je ne vous ai pas trop ennuyée ? » (non de la tête)

- « Vous permettez », dit-il se penchant rapidement vers elle pour poser un baiser sur son front. Il s'étonne de son audace. Elle s'étonne de n'avoir pas reculé et lui sourit. Sur le carnet elle écrit :

- « Je suis contente de vous connaître. Merci ».

- « Demain, vous retournerez à Valence ? » Elle hésite, hausse les épaules pour signifier qu'elle ne sait pas. Il dit, interprétant aussitôt sa non réponse :

- « Alors, si vous hésitez, il y a de l'espoir ! N'oubliez pas que je vous ai proposé de partir avec le grand train de Paris, delà à Bruxelles, à Varsovie, etc. ». Elle sourit sans répondre.

Julien ne dit plus rien jusqu'à Grenoble, se contentant de la regarder en détournant parfois les yeux pour ne pas la gêner. Elle laisse son regard se perdre dans le paysage qui défile, guettant le moment où elle pourra voir s'il est là dans la fenêtre de l'autre train. Elle se dit que c'est peut-être la dernière fois qu'elle fait cela. Pourquoi ne pas partir demain avec cet homme plein d'attentions à son égard et qui a vite appris à communiquer avec elle ? Pourquoi pas après tout ?

Le train ralentit, déjà quelques voyageurs se dirigent au bout du wagon. Julien reste pensif quand elle se lève et regarde à travers la vitre le train qui les croise puis se dirige vers la sortie. Elle ne l'a pas vu. Il n'était pas revenu. Elle en est sûre. S'il avait été là, elle l'aurait

immédiatement su, intimement. Le rêve secret n'est pas brisé. Le temps de la folie n'est pas encore venu.

Violette tourne son regard vers Julien et lui sourit. Elle se dirige vers la sortie. Il la suit.

- « A demain ? » dit-il. Elle ne répond pas, lui sourit encore une fois et s'éloigne. Il est tenté de la suivre mais renonce.

*

Le lendemain est un vendredi. Julien est venu tôt et attend sur le quai devant le grand train. Il a pris un sac et quelques affaires au cas où Violette serait décidée à partir avec lui dans le grand train. Il se dit que c'est un espoir un peu fou, sinon « il ira à Valence avec elle ». Elle n'est pas encore là. Le vieux monsieur à moustache est sur le quai et le regarde. Ils restent un moment à se dévisager. Violette n'est toujours pas là. Julien s'approche du vieux monsieur à moustache :

- « Vous n'avez pas vu la jeune femme du train pour Valence ? »

- « Je ne vois pas qui ? » interroge le vieil homme

- « Mais si, cette jeune femme en face de laquelle vous êtes assis dans le train ... Violette, ... une jeune femme sourde et muette ».

- « Violette ? Sourde ? Muette ? En êtes-vous seulement sûr ? »

- « ? »

- « Non, Violette ne viendra pas. Elle n'est pas prête. Elle ne prendra pas le grand train pour Paris, delà à Bruxelles, à Varsovie, à Moscou, à Pékin. Elle ne veut pas partir, ni avec vous, ni avec qui que ce soit. Elle ne veut partir que dans son rêve qui de Grenoble à Valence et retour est la prison qu'elle s'est choisie. Dans cet espace, elle part

chaque jour, s'y perd quelques fois et n'arrive jamais. Chaque retour provoque un nouveau départ, chaque départ signe son angoisse du soir. Arriver serait brisé son rêve. Il faut respecter cela, Monsieur Julien. Le mieux est que vous preniez ce grand train ».

- « Mais qui êtes-vous ? Son père, son frère, son protecteur ... De quoi vous mêliez-vous et de quel droit parlez-vous ainsi de cette jeune femme ».

- « Je suis le narrateur, jeune homme. Allez, montez dans ce grand train. C'est mieux ainsi. J'ai besoin de rester avec elle. Il faut partir maintenant. Je vous ferai un petit signe pour vous souhaiter un bon voyage ».

Soudain Violette arrive. Elle n'a pas de bagage constate Julien, elle part à Valence. Elle s'approche de Julien, prend sa main et l'entraîne vers le train de Paris, Bruxelles, Moscou, Pékin ... Il pense qu'elle aussi veut qu'il parte dans ce train.

Mais voilà qu'elle monte avec lui dans le wagon, qu'elle ferme la porte et tandis que le train s'ébranle, lui sourit.

Le vieux monsieur à lunettes est resté sur le quai. Il n'a pas pris le train de Valence, ni celui de Paris. Il se demande seulement si c'est là la fin de son histoire ou déjà le début d'une autre.

*

* *

Philippe Dubreuil